

VOYAGE AU MAROC (1).

Par ROHLFS, Gérard (connu parmi les Musulmans sous le nom de *Moustafa Nemsoui*, ou l'Allemand).

Au mois d'avril 1861, je quittai Oran pour me rendre à bord du vapeur qui, de Mers-el-Kebir, devait me conduire à Tanger. Après une traversée sans accident et sans intérêt, j'arrivai en deux jours à la rade de Tanger. En ce qui concerne le débarquement, comme les plus petits canots ne peuvent pas approcher tout-à-fait du rivage, on est forcé, si on ne veut pas se mouiller, de descendre à dos d'homme. Enfin, arrivé à terre, on est aussitôt assailli par une foule d'individus, la plupart juifs, qui se disputent et votre personne et votre bagage ; c'est toujours ainsi en pays musulman. On passe ensuite à la douane, qui cependant, à mon égard et peut-être à cause de l'exiguïté de mon bagage, se montra très-indulgente. Quand on a essuyé toutes ces petites épreuves, on peut songer à se loger. Il y a deux hôtels tenus par des Français et assez confortables, outre d'autres tenus par des Espagnols et des Italiens. Si vous croyez qu'à Tanger vous êtes dans une ville maure, détrompez-vous : Tanger est, désormais, gagné par la civilisation ; et, dans ce moment, la population chrétienne est dominante, grâce aux consuls. Les Espagnols en constituent la plus grande partie.

Tanger est situé à l'extrémité ouest du détroit de Gibraltar ; il a une population de 20,000 âmes. L'intérieur est assez propre, quoique les rues soient extrêmement étroites. Il est entouré par des murs en mauvais état, et dominé par le château nommé Kasba, où siège le gouvernement local. La rade est sous le feu de plusieurs batteries, dont les canons de gros calibre sont montés sur des

(1) L'auteur de ce récit, après avoir servi, en Algérie et en Italie, dans la légion étrangère, a parcouru le Maroc pendant deux ans. Le travail qu'on va lire est le résumé de ses observations ; nous réclamons pour lui l'indulgence à laquelle a droit un étranger qui écrit dans notre langue.

affûts en fer. La ville n'offre aucun édifice monumental au voyageur. La plus grande mosquée, près du port, est d'un style lourd et sans attrait.

Le commerce est actif à Tanger ; cependant on exporte peu : c'est pourquoi on voit rarement de grands bâtiments de commerce en rade ; mais le petit cabotage est animé. On y trouve, à bas prix, toute sorte de légumes et de fruits. Autour de la ville, les consuls possèdent des jardins magnifiques ; celui du consul de la Suède mérite surtout ce titre ; par le contraste des plantes de l'extrême nord avec celles du sud, il attire et mérite les regards du voyageur.

Comme j'étais descendu chez M. Joseph, maître d'un hôtel français, je ne goûtai pas encore les délices de la vie musulmane ; cependant, je pensai sérieusement à prendre le costume des vrais croyants, pour me pouvoir rendre à l'intérieur. J'ai voulu me présenter à Muley el-Abbès, frère du Sultan, qui habitait, en ce temps, le kasba en qualité de khalifa, mais je ne pus y parvenir ; mon consul me dit, alors, de partir directement pour Fez. Je me fis donc raser la tête, j'achetai une djélaba (1), un tarbouche rouge (2) et des belras jaunes (3) ; et me voilà bon musulman, du moins en apparence ; car, bien que je ne savais presque pas l'arabe, je pouvais dire au moins, en un cas extrême, *La ilah il Allah, Mohammed rasoul Allah*, c'est-à-dire il n'y a de Dieu qu'Allah, et Mohammed est son envoyé. Ainsi travesti, je ne craignais pas de m'avancer dans l'intérieur ; mais, avant d'entendre la continuation du récit de mon voyage, le lecteur voudra bien me permettre de jeter un coup-d'œil d'ensemble sur l'empire du Maroc, encore hermétiquement fermé aux Européens.

Cet empire, nommé par les habitants *el-R'arb* (4) ou *el-Magreb* (5), est baigné au Nord par la Méditerranée, à l'Ouest par l'Atlantique ; à l'Est sa frontière confronte l'Algérie, et au Sud il se perd dans l'immensité du grand désert. Son étendue est relative à l'appréciation que l'on adopte ; si on y comprend les provinces de Sous et Haha, le territoire de l'oued Noun, les oasis de l'oued Draa, le Tafi-

(1) *Djélaba*, une capote en laine blanche.

(2) *Tarbouche*, le fez des Orientaux.

(3) *Belra*, pantoufles jaunes.

(4) *R'arb*, l'Ouest.

(5) *Magreb*, le Couchant ou l'Occident.

let, Fissimi, Ertib et Figuig, ainsi que l'Angad et le ... populations qui ne reconnaissent l'autorité du Sultan que nominativement, sa superficie égale à peu près celle de l'Espagne. Si, au lieu du droit, on prend le fait pour point de départ, le grand empire de l'Ouest se réduira singulièrement.

Au nord de cet empire, le petit Atlas, formant plusieurs chaînes parallèles et venant de l'Algérie, suit toujours la côte et va mourir au cap Spartel, près de Tanger. Le grand Atlas, venant également de l'Algérie, prend au Maroc une direction vers le sud-ouest, et pénètre, un peu au nord du 30° de lat. o. n., dans l'océan Atlantique. Entre ces deux chaînes, il y a un vaste bassin, coupé par plusieurs autres chaînes de montagnes, qui déterminent plus ou moins les cours d'eau. Le grand Atlas, qui atteint au sud de la ville de Maroc, sa plus grande hauteur, est éternellement couvert de neige (1).

A l'exception de l'oued Moulouïa, qui court vers la Méditerranée, les fleuves du Maroc se jettent dans l'océan Atlantique. Les plus considérables sont l'oued Sebou, l'oued Morbea et l'oued Tensif au nord du grand Atlas, l'oued Sous, l'oued Noun, et l'oued Draa au sud de cette montagne. L'oued Tafilet ne parvient pas jusqu'à la mer ; il se perd dans le désert.

Le Maroc est un pays extrêmement fertile, et le climat y est si doux, qu'on peut y obtenir non-seulement tous les produits de la zone tempérée, mais aussi un bon nombre de plantes tropicales. On y cultive la fève, le navet, la carotte, le melon et la pastèque ; les pommes de terre, ce puissant auxiliaire de l'alimentation en Amérique et en Europe, ainsi que les haricots et les petits pois, ne sont presque pas connus. Les principaux arbres fruitiers sont : la vigne partout, l'olivier sur les versants des montagnes, le citronnier, dont j'ai compté plusieurs espèces, l'oranger, le figuier, le figuier de Berbérie, le noyer, l'amandier, l'abricotier, le pêcher et le grenadier. Dans les provinces de Sous, Doukala, Haha et Merhamenena, se trouve l'arbre si utile qu'on appelle argantier, et qui, à l'état sauvage, donne une excellente huile ; dans les oasis, on cultive le dattier, dont on compte plus de soixante espèces. Le sol offre partout un riche et profond humus ; par suite de la proxi-

(1) Il serait peut-être plus exact de placer la naissance de l'Atlas au Maroc et de le faire mourir en Tunisie. — *N. de la R.*

mité des deux mers, l'air se charge continuellement d'une somme d'humidité très-suffisante, de sorte que le temps de la sécheresse passe presque inaperçu. Quant aux plantes spontanées et aux arbres sauvages, ils sont très-nombreux ; on trouve sur les montagnes le chêne vert, le génévrier ; dans la plaine, le palmier-nain et le lentisque. Le règne animal offre en première ligne, comme animaux domestiques, le cheval. La province de Doukala produit les meilleurs ; ils y sont grands, ont la tête petite, la crinière et la queue longues et flottantes, un large poitrail ; ils sont infatigables, et supportent également bien le froid humide de l'hiver et la grande sécheresse. Leur couleur dominante est le gris-pommelé. Ceux de race sont vendus, au Maroc même, 5,000 francs, et davantage.

Le chameau, ou plutôt le dromadaire, se trouve partout ; et alors même qu'il n'égale pas en force et en célérité le méhari, il est encore d'une grande utilité.

Les mules ne sont pas si belles qu'en Algérie ; l'âne, le mouton et la chèvre sont nombreux comme dans les autres Etats barbaresques. Il n'y a que deux races de chiens au Maroc : le lévrier et le chien de berger ; celui-ci se mêle avec les chacals.

A l'état sauvage, on trouve la gazelle, le lapin, le lièvre, la gerboise, l'antilope, le sanglier, le chacal, le renard, la hyène, le lynx, le chat sauvage, le hérisson ; et, dans le grand Atlas, le lion et la panthère, mais excessivement rares. Sauf la poule et le pigeon, les Maures n'ont pas d'oiseaux domestiques.

A l'état sauvage, on remarque, avant tout, l'autruche qui peuple le petit désert. D'innombrables bandes de canards sauvages suivent les fleuves et se tiennent sur les marais entre Laraïche et Arbat, Les seuls animaux dangereux sont : la vipère, qui est assez répandue, et le scorpion.

Tous les fleuves et rivières sont riches en poisson, et alimentent exclusivement la table des citadins ; car, pour ce qui est des Arabes de la plaine, ils ne les mangent pas.

En ce qui concerne les richesses minérales, le grand Atlas, massif granitique et schisteux, contient surtout une masse considérable de métaux précieux ; il y existe aussi des mines de houille. Les chaînes isolées du désert sont toutes basaltiques, ce qui prouve leur origine volcanique. Les eaux thermales ne manquent pas dans le pays montagneux ; il y en a qui sont ferrugineuses, d'autres qui contiennent du soufre, etc.

Il est impossible d'évaluer exactement le nombre des habitants

de cette contrée. Des voyageurs antérieurs, quelques-uns évaluent la population à 8,000,000, d'autres à 12,000,000 d'âmes. Ces nombres sont fort exagérés. Ayant parcouru presque toute l'Algérie, qui compte environ 2,500,000 habitants, et accordant que la population au Maroc soit un peu plus dense que dans les possessions françaises, je crois qu'on peut fixer le chiffre des habitants de tout l'empire à 4,000,000 à peu près. On y distingue les Arabes ou Maures, qui généralement habitent les villes et les plaines, des Berbères, qui préfèrent les montagnes et parlent le chellah, langue qui unit les habitants du Rif avec les Sahariens de Draa et de Tafilet. Les Berbères habitent rarement sous la tente; leurs petits villages prennent, au nord, le nom de *dachera* (plur. *dechour*), et dans le désert, celui de *ksar*. Les Arabes demeurent sous la tente et dans les villes. Plusieurs tentes, rangées généralement en cercle, prennent le nom de douar. Des écrivains savants ont voulu distinguer entre les Maures, habitant les villes, et les Arabes habitant la tente, mais il n'existe pas de raison plausible pour admettre une telle distinction (1). Tous, sans contredit, sont issus d'un même peuple venant de la presqu'île de l'Arabie. Le nom de Maures (*Moros*) leur est donné par les Espagnols, qui désignent ainsi toutes les peuplades qui passèrent, sous Tarik et Moussa, le détroit de Gibraltar, venant de la Mauritanie, nom que les Romains donnaient à cette partie de l'Afrique. Quand, après la chute du royaume de Grenade, les derniers Arabes, sous Boabdil, repassèrent le détroit, ils emportèrent avec eux le nom qu'ils avaient reçu en venant. Les habitants eux-mêmes s'appellent R'arbani ou habitants de l'ouest (2). Outre ces deux populations principales, il y a bon nombre de juifs; dans les ports, ils descendent des juifs espagnols chassés de la péninsule au moyen-âge, et ils se servent encore aujourd'hui de la langue de leurs pères, qui parlaient la belle langue de l'Andalousie. Dans l'intérieur, ils parlent l'arabe ou le chellah, suivant l'endroit où ils se trouvent. Dans les ports, ils sont à peu près libres, jouissant de la protection d'un consul quelconque; mais à l'intérieur leur position est affreuse, et ce n'est que l'insa-

(1) Sans prétendre faire des Maures habitants des villes une race particulière, on est fondé à signaler entre eux et les Arabes bédouins des différences profondes. — *Note de la R.*

(2) Dans l'usage des bons historiens espagnols, *Moros* se dit des Berbères ou Kabiles, et le mot *Alarbes* désigne les Arabes. — *N. de la R.*

liable avidité du gain qui peut les retenir dans une situation bien pire que celle des nègres.

Le nombre des nègres n'est pas si considérable qu'on pourrait le croire : ils sont peu à peu absorbés par les blancs, avec lesquels ils se mêlent constamment. Excepté les nombreux rênégats venant des présides ou bagnes espagnols de Ceuta, du Pegnon et de Melilla, il n'y a guère d'Européens que dans les ports. Comme le Maroc n'a jamais été possédé par les Turcs, on n'y trouve pas non plus ces coulougis, progéniture des Turcs, alliés aux femmes arabes, qu'on rencontre dans les autres états du nord de l'Afrique.

Les vêtements des habitants sont simples : une djelaba blanche en laine, avec une chemise en dessous, c'est tout le costume des Arabes et des Berbères hors des villes. Les citadins portent, quand ils sont riches, un caftan en drap d'une couleur voyante sur une deuxième chemise, et quand ils sortent, ils s'enveloppent d'un haïk. La tête est couverte d'un turban, les pieds, sans bas ni chaussettes, chaussent la pantoufle jaune. Les citadins ajoutent un caleçon. Les femmes des villes portent aussi une espèce de caftan et au-dessus une robe en coton; elles nouent autour de leur tête un mouchoir en soie; aux pieds et aux bras, elles portent de gros anneaux en argent ou en cuivre. Les Juifs s'habillent à peu près de la même manière, mais il leur est interdit de se coiffer du tarbouche rouge et des pantoufles jaunes; quand ils mettent le bournous, l'ouverture doit être sur la droite et non pas devant, etc. Tout le monde, sans exception, mange avec les doigts. La nourriture principale est le couscousson, par eux nommé *taam* ou *el-aïche*. Les riches le préparent avec du froment (*guemh*), les pauvres se servent de l'orge (*el-chair*), du maïs (*el-draa*) ou d'une autre graminée qu'ils ont introduite du Soudan, ressemblant assez à notre lentille, est nommée par eux *draa soudani*. Le marocain de la plaine ou de la montagne ne mange presque jamais de viande; mais dans les villes on en consomme beaucoup. Les légumes ne font presque pas partie de la nourriture des Maures.

Les mœurs du Marocain sont celles des autres Arabes. L'hospitalité est une loi sainte pour tous. Dans le plus petit douar, dans un *dachera* qui ne contient qu'une vingtaine de maisons, la djema ou mosquée sert en même temps d'auberge pour les voyageurs.

Le moral des Maures est aussi corrompu que chez tous les peuples qui professent la religion du prophète. Le mensonge, le

vol, l'avidité du gain sont si bien enracinés chez eux, qu'un européen peut à peine s'en faire une idée. Le fanatisme, la superstition sont inséparables d'une religion qui, pour se répandre, avait besoin de ces moteurs. La pédérastie, l'amour lesbique sont professés presque ouvertement dans les villes. L'usage immodéré du kif, du hachiche (1), de l'opium, du tabac, de l'eau-de-vie et du vin servent à abrutir totalement ce peuple.

Le Marocain professe le rite malekite et observe strictement les préceptes extérieurs de la religion. Aujourd'hui, tout le monde connaît le mahométisme qui, dans ces derniers temps, à Paris, dans les chambres et parmi des savants, qui le jugent seulement d'après les livres, a malheureusement trouvé trop de défenseurs. Si Mahomet, d'un côté, prêche contre le vol, le mensonge et tous les autres vices, il excite, d'un autre, toutes les passions de l'homme qui pourraient l'entraîner à pécher ; et, détruisant ainsi à chaque pas l'effet de ses recommandations de bien agir, il fait oublier les lois premières de la morale (2).

Ainsi préparé, que le lecteur veuille bien me suivre dans mon excursion au sein des contrées marocaines.

Je partis de Tanger, accompagné d'un seul homme qui devait me conduire jusqu'à Ksar (3). En général, on voyage au Maroc avec assez de sécurité et l'on n'a pas besoin de suivre une caravane. Le chemin de Tanger à El-Ksar n'offre rien d'intéressant : il se tient toujours dans une plaine plus ou moins ondulée et presque partout cultivée. Après deux jours et demi, j'arrivai à El-Ksar, ville qui, par sa position, était jadis grande et florissante, mais qui maintenant n'a guère plus de 10,000 âmes. Elle est située sur la droite de l'oued Kous, qui se jette près de Laraïche dans l'Océan. Je descendis dans le fondouk es-Soltan, où, pour deux sous par jour, on a une petite chambre. Le sultan possède dans

(1) Le *kif* et le *hachiche* proviennent du chanvre appelé *cannabis*, de l'espèce *indica*.

(2) Si l'auteur appuie ici avec quelque amertume sur les mauvais côtés du caractère des musulmans, on verra ailleurs qu'il sait leur rendre justice à l'occasion. En général, il faut être circonspect dans les accusations de peuple à peuple ; car les récriminations sont toujours faciles et même quelquefois embarrassantes pour celui qui a pris l'initiative de la critique.

Note de la R.

(3) Sur les cartes, on trouve *Al-Kasar* (et même *Alcazar*), mais les Maures prononcent le nom de la ville comme je l'ai écrit.

chaque ville un de ces établissements, dont le loyer lui procure une somme assez considérable par an. El-Ksar, situé à peu près à égale distance de Fez, de Méquinez, d'Arbal, de Tanger et de Tetouan, et à une demi-journée seulement du port de Larache, pourrait jouer un rôle important dans le commerce ; mais, grâce à l'absence de tout chemin et des mille obstacles que rencontre l'envoi des marchandises, il languit en attendant l'avenir. Je n'y restai que deux jours et puis je partis avec un çaab (*Sahab* ?), ou (domestique du Grand chérif (descendant de Mahomet) pour me rendre à Ouezzan, résidence de ce haut personnage. Quoiqu'il n'y ait qu'une journée de marche, les chemins étaient tellement mauvais, que nous fûmes obligés de mettre deux jours, et encore dûmes-nous constamment marcher à pied, parce que les mules s'enfonçaient à chaque pas jusqu'aux genoux dans le terrain argileux. La montagne qu'on parcourt est partout cultivée ; de nombreux *dachera* entourés de jardins animent le paysage. L'oued Kous traverse cette chaîne. Enfin, j'arrivai à Ouezzan ; je me rendis directement chez le Grand chérif qui me reçut avec l'empressement qu'il met à accueillir tous les Européens. Mon but était d'avoir de lui une lettre de recommandation pour le Sultan. Il me la promit ; seulement, il exigea la promesse que je restasse chez lui pendant mon séjour au Maroc, et comme je savais déjà qu'il a plus d'influence sur le peuple marocain, que le Sultan lui-même, je lui dis que je reviendrais tôt ou tard chez lui. Après quatre jours, il me laissa partir en me donnant une lettre de recommandation et un de ses *mkaddem* ou intendant.

Je pris le chemin de Fez. On parcourt les plaines de l'oued Ardas, de l'oued Ouerga et de l'oued Sebou. Le sol est très-fertile et partout bien cultivé. De nombreux douars bordent la route. Lorsqu'on vient du nord, on n'aperçoit Fez que lorsque l'on en est tout près, parcequ'il est situé sur le versant nord-est du Djebel-Salah. Je me rendis le même jour au palais, donnai ma lettre ; et, pour toute réponse, on m'envoya au camp chez le Hadj Asous (Azouz), agha et commandant un régiment. Je devais loger chez lui. Il me reçut très-poliment, et voulut absolument que je partageasse sa tente : « C'était l'ordre du Sultan », me disait-il ; il fallut obéir. Le lendemain, un Français, nommé Abd er-Rahman, qui depuis vingt ans a associé son sort à celui du Sultan et qui a toute sa confiance, quoiqu'il n'ait point voulu accepter de poste officiel, vint me trouver de la part de son maître, pour me de-

mander qui j'étais et ce que je venais faire au Maroc. Comme je ne pouvais dire que mon but était de voir le pays, d'étudier les mœurs et la langue des habitants, craignant que la méfiance du gouvernement ne mît des obstacles à mon séjour au Maroc, je lui répondis simplement que je voyageais comme médecin et que si le Sultan avait besoin de moi je serais à son service. Je pouvais impunément m'offrir, sachant que les maigres honoraires que le Sultan m'offrirait me fourniraient toujours un prétexte de refuser.

A Fez, comme dans toutes les villes de l'intérieur, l'arrivée d'un étranger est toujours un événement, surtout quand on est *Nemsaoui*, c'est-à-dire Allemand, peuple dont on a vaguement entendu prononcer le nom seulement. Le bruit en vint jusqu'aux oreilles du bacha-gouverneur de la ville. Il se trouvait dans ce moment indisposé, il me fit appeler. Je m'empressai d'y aller, suivi d'un drogman qu'on avait mis à ma disposition. Sidi Mohamed ben Thaleb, bacha de Fez, pouvait avoir cinquante ans. Il était asthmatique depuis vingt ans; mais, pour le moment, il ne voulait qu'une purge. Je lui apportai quarante grammes de sulfate de magnésie dissous dans de la limonade et lui recommandai de les boire le lendemain à jeûn. « Mais, me dit-il, tu vas en prendre la moitié. » — « Pourquoi? demandai-je, je n'ai pas besoin de me purger, et puis la moitié qui resterait ne te suffirait peut-être pas. » — « Je vois bien que tu es étranger; sache que je ne dois point prendre du premier venu une médecine qui pourrait bien contenir quelque poison pour m'expédier dans l'autre monde. » — « Mais, mon Dieu, penses-tu sérieusement que je sois payé pour t'empoisonner? répliquai-je. » — « Je ne le crois pas; cependant, comme tous mes prédécesseurs sont morts d'une mort violente, et comme tu es envoyé par le Sultan (j'avais dû prévenir le Sultan et demander sa permission pour visiter le bacha), tu me feras plaisir de boire la moitié devant moi. » Voyant que protester serait inutile, je bus la moitié de la potion et me purgeai en compagnie du bacha.

Le soir, l'ordre arriva de se tenir prêt à partir le lendemain pour Méquinez; le Sultan allait changer de résidence. J'avais envie de rester à Fez, n'ayant pas encore vu la ville, mais contre la volonté d'un despote, que faire? On m'envoya le lendemain matin un mulet pour moi et mes bagages; et bientôt, escortés de toute l'armée, nous nous mîmes en route. Il est impossible de

peindre le désordre qui présidait à cette marche militaire : ici, une compagnie, là, un escadron, plus loin, des chameaux chargés de deux canons de campagne, plus loin, le train avec les tentes, puis, les femmes favorites du Sultan accompagnées de leurs eunuques, enfin, des marchands, des cafetiers, etc., tout cela pêle-mêle. Suivant que la route parcourait une plaine ou serpentait sur de petites collines, l'armée offrait un front d'une lieue de largeur ou une file sans fin. D'ailleurs, nul ordre, nul commandement. Quand les premiers arrivaient au camp, les derniers sortaient de Fez. Les pauvres soldats mouraient de faim, ils n'avaient de provisions que pour deux jours, mais, comme le temps était mauvais, la colonne mit quatre jours, pour arriver à Méquinez. Les marchands n'avaient pas fait de provisions non plus et manquaient du plus strict nécessaire dans le camp. Quant à moi, j'avais pris le devant avec un Espagnol, et, après deux jours, j'aperçus les oliviers de Méquinez (*Miknès-Zitouna*, comme disent les Arabes). Ne voulant pas rester au camp, je pris un logement en ville. Deux jours après, l'armée, l'Empereur en tête, faisait son entrée solennelle. Toute la ville se pressait devant la porte : les femmes, enveloppées dans leurs haïk, poussaient des cris aigus ; les hommes exaltaient la force de l'armée, proclamant qu'avec une telle troupe on pourrait facilement chasser les Espagnols de Tétouan, et rejeter aussi les autres chrétiens (les Français) de l'Afrique. Le Sultan partit aussitôt pour son palais ; les soldats et les mekhazni traversèrent la ville et allèrent chercher du côté nord un campement convenable. Je me croyais déjà libre, parceque depuis quatre jours personne n'était venu m'inquiéter. Je me trompais : le même soir, le Hadj Azouz vint me trouver et me dit que le premier ministre, Si Thaïb Bou Achrin me demandait sur-le-champ. Mon interprète était au camp, mais je trouvai un autre Français qui, à Fez, faisait le métier de fabricant de soufflets et s'appelait fièrement introducteur des soufflets dans l'empire du Maroc. Abd Allah, c'est son nom actuel, était depuis seize ans au Maroc ; prenant de temps en temps du service (probablement quand le métier ne rapportait pas assez) pour pouvoir boire à son gré des verres d'anisette, sa boisson favorite, il le quittait après un certain temps pour faire le médecin ambulancier. Il était alors capitaine et son service consistait à faire tous les matins une visite au camp (il s'était logé aussi en ville) afin de chercher sa solde pour lui et son cheval ; il touchait en tout vingt sous par jour.

Le premier ministre m'attendait, je lui avais déjà été présenté à Fez par le Français favori du Sultan. Il y avait chez lui trois ou quatre grands, et dans une chambre voisine jouaient et chantaient quatre hommes; deux avaient de grandes guitares à huit cordes (*el-aoud*); un autre avait un violon, et le quatrième, un jeune garçon, frappait sur un petit tambour de basque. Les appartements étaient beaux et richement décorés, et partout régnait une propreté européenne. On apporta le thé, boisson favorite des Marocains; on le sert dans tout leur pays de la même façon: un esclave apporte d'abord un plateau rond (*seni*) en cuivre, quelquefois en argent, devant un des convives. Sur ce plateau se trouve une théière, six tasses, un sucrier, un verre et une cuiller à café. Celui qui est chargé de faire le thé commence par nettoyer la théière dans le verre et ôte l'eau sale, qu'un esclave jette devant la porte; puis il met dans la théière une forte poignée de thé, verse de l'eau dessus pour nettoyer le thé. Celui-ci ainsi purifié, on y ajoute du sucre et on verse de l'eau pour la troisième fois, afin d'obtenir l'infusion. Quand il trouve le thé assez fort et assez sucré, il remplit les six tasses, qui, chez les gens riches, sont généralement d'une bonne porcelaine. Un esclave s'empare des tasses et en donne une à chacun des convives. S'il y a plus de personnes que de tasses, ceux qui n'en ont pas attendent que les six premiers aient bu, pour boire à leur tour, et sans que lesdites tasses aient été rincées. Cette coutume est générale, et jamais on ne voit paraître plus de six tasses. A la dernière infusion, l'amphytrion ajoute de la menthe ou de la petite absinthe, ce qui, pour un palais européen, a le goût d'une médecine. Mais le Maure le préfère ainsi; il y en a même qui ajoutent ces herbes à la première infusion. Quand chaque convive a bu trois tasses (c'est encore une règle en ce pays), un esclave apporte une aiguière et un bassin pour laver les mains; un autre s'approche avec une serviette, qui sert à tout le monde pour s'essuyer les mains. Ces esclaves se retirent pour faire place à d'autres qui apportent à manger. Le soir, le peuple ne mange que le couscoussou; mais les riches le font précéder d'un ou deux plats de viande rôtie. On l'apporte dans un plat en terre cuite, qui repose sur une petite table à bord relevé. Le maître de la maison coupe alors les pains qui entourent le plat; ils sont généralement au nombre de cinq; les invités s'en emparent et commencent à manger avec la main droite. Il faut bien se garder, en bonne société, de se servir de la gauche, qui est ré-

putée impure, parce qu'elle sert à certaines ablutions secrètes.

Après avoir mangé les deux plats de viande, on les passe aux musiciens, et on sert le « taam, » dont les restes passent également aux musiciens. Le souper fini, on se lave les mains, on se rince la bouche, et la même serviette sert encore une fois à tout le monde.

Si Thaïb Bou Achrin sommeillait sans façon de temps en temps, et quelquefois prenait part à la conversation, qu'on n'animait pas trop, pour ne pas déplaire au ministre fatigué. Il me demanda de quel pays j'étais ; je dis d'Allemagne, mais que je sortais du service de la France. « Il ne faut pas vous gêner, me répondit-il ; si vous êtes Français, dites-le franchement ; nous sommes très-bien à présent avec la France. Ce n'est plus comme il y a vingt ans. » Il se reportait probablement au temps de la bataille d'Isly. Je lui répondis que l'Allemagne était véritablement ma patrie, et que, si j'étais Français, je n'hésiterais pas à le dire. Après le souper, il me dit que le Sultan avait ordonné que je retournasse à Fez, pour rester chez le bacha, qui avait sollicité ma présence, et que je devais partir le lendemain même. Pour mieux s'assurer que les ordres du Sultan seraient exactement exécutés, il me dit que je coucherais chez lui, et que, le lendemain, je l'accompagnerais au palais, où je trouverais une mule et deux mekhazeni pour m'escorter. Je le priai de faire chercher mon bagage, ce qu'il fit sur-le-champ. On me donna, ainsi qu'à mon interprète, une chambre où nous trouvâmes deux matelas, des couvertures, et, le lendemain, je me rendis au palais avec le ministre ; je trouvai un mulet et les deux mekhazeni, qui m'attendaient. En peu de temps, mon bagage fut chargé, et je partis pourvu d'une lettre pour le bacha. En m'éloignant, je voyais le Sultan sortir d'une autre porte du palais, et tous les mekhazeni, rangés sur deux files, s'inclinaient et criaient à haute voix : « *Allah ibarak ou onsor sidina,* » que Dieu bénisse et protège notre seigneur. C'est le salut qu'on doit au Sultan. Comme nous étions bien montés et que nous avions quitté la ville de bonne heure, nous pouvions espérer arriver à Fez le soir même. Le chemin qui y conduit offre peu d'intérêt : à gauche, on a constamment la chaîne du Djebel-Mouley-Dris-Serone ; à droite, on aperçoit les premières collines du grand Atlas. On traverse plusieurs petites rivières, qui ont constamment de l'eau.

J'arrivai de bonne heure à Fez, et me rendis sur-le-champ chez le bacha. Il me reçut avec empressement ; une maison, voisine de

la sienne, m'était préparée; c'était une belle construction, entourée de jardins d'orangers. Devant la maison coulait l'oued Fez, et vis-à-vis j'avais un petit pavillon, duquel je pouvais voir toute la ville, qui s'étendait au pied du jardin. La maison même avait un rez-de-chaussée et un premier étage, contenant en tout quatre grandes pièces. Comme je ne savais pas encore l'arabe, il me fallait un interprète, et je priai le bacha d'écrire au Sultan de m'envoyer Si Moustafa Djeziri, qui servait comme capitaine dans l'armée. Peu de jours après il arrivait et s'installait chez moi. J'avais cru que je trouverais le bacha plus mal; c'était le contraire, il se portait à merveille; seulement, comme, après le départ du Sultan, la ville était à peu près déserte, il croyait avoir trouvé en moi un homme de compagnie. C'est ce qu'il me dit plus tard, me demandant de rester toujours avec lui. Mon séjour chez lui fut de trois mois, et il chercha à me le rendre aussi agréable que possible, en me comblant de prévenances et d'honneurs. Tous les jours, il m'envoyait quatre repas; un très-copieux, le matin, des « *sfintch* (1); » à déjeuner, du « *khelea* (2), » à dîner, de la viande rôtie, et au souper, un plat de couscoussou; en outre, chaque semaine un pain de sucre et une demi livre de thé.

Il me donna deux domestiques, mit un cheval et une mule à ma disposition, et, chaque fois que je me promenais hors de la ville, il me faisait escorter par des mekhazeni. J'avais toute ma liberté; je pouvais sortir et aller où bon me semblait. Le bacha Mohammed ben Thaleb avait la plus grande influence sur le Sultan, qui lui devait la couronne, ainsi qu'au bacha Faradji, gouverneur du palais. Avant d'être bacha, il gouvernait la province d'Aïn-Tifal comme un des plus puissants seigneurs de Maroc; sous le règne de Mouley Abd er-Rahman, des tribus, au nombre de sept, se révoltèrent; le Sultan leur fit la guerre, les vainquit; et, comme leur kaïd s'était toujours montré contraire à leurs desseins, le Sultan le récompensa en le nommant bacha de Fez-le-Vieux (*el-Bali*), le poste le plus lucratif de l'empire du Maroc. Il gouverna la ville avec une main ferme; et, à la mort du dernier Sultan, comme elle voulait se déclarer pour le fils de Mouley Sliman, et commençait à se soulever, il détruisit un quartier entier, habité principalement par des

(1) De petits gâteaux cuits dans l'huile.

(2) De la viande conservée au beurre.

chorfa; en même temps, il distribua beaucoup d'argent aux autres quartiers, et parvint ainsi à calmer les habitants et à ouvrir les portes au Sultan actuel.

Sidi Mohammed ben Thaleb est le seul homme que j'aie connu au Maroc, qui fût sincère et libre de préjugés; je ne l'ai jamais entendu mentir. Il était, en même temps, très-instruit; il avait une idée complète de toutes nos inventions modernes, comme la vapeur, le télégraphe, l'imprimerie, etc., et tout cela sans jamais être sorti de sa patrie.

J'avais tout le temps de parcourir cette ville, jadis si célèbre, car la protection du bacha n'ouvrait toutes les portes. Fez est traversé par l'oued du même nom, qui est assez fort pour arroser tous les magnifiques jardins qui environnent la ville, et pour alimenter les fontaines qui se trouvent à l'intérieur de presque toutes les maisons. Fez peut avoir à présent 80,000 ou 90,000 âmes, d'après ce que me dit le bacha, qui n'en savait pas exactement le nombre. On distingue *Fas el-Bali*, ou l'ancien Fez, et *Fas el-Djedid*, le nouveau Fez. Ces deux villes, quoique séparées par des murs, n'en forment, cependant, qu'une seule, et d'en haut n'offrent que l'aspect d'un dédale de rues. Fez est entouré d'un rempart haut de dix mètres environ, et flanqué, çà et là, par des tours. Le mur a presque partout une épaisseur de deux mètres, et est bâti d'un ciment qui résiste assez longtemps aux injures de l'air; mais, néanmoins, le temps et la guerre y ont fait de nombreuses brèches, que l'on se garde bien de réparer. Les maisons ont généralement un étage, quelquefois deux, et point de fenêtres sur la rue; elles sont extrêmement étroites, et la plupart sans pavé. La rue principale est celle qui unit les deux villes; sur ses deux côtés sont des boutiques; elle aboutit à *Fas el-Bali*, sur le grand marché. Celui-ci est très-grand; vous avez là *Souk el-Attarin*, ou le marché des épices; le *kessaria*, où on vend les étoffes en laine, en soie, etc., puis une autre rue où se tiennent les armuriers. Car Fez est aujourd'hui célèbre parmi les Arabes pour la fabrication des armes. Là, on trouve une ruelle où l'on vend des souliers; ici, une autre où on étale des légumes; enfin, la rue des restaurants, où on fabrique des *kiftas* (espèce de saucisses). On vous invite d'entrer dans la boutique, où il y a place pour quatre ou cinq hommes, qui s'accroupissent sur une natte. On trouve encore des rues de bouchers, de tailleurs, de forgerons, de charpentiers; en un mot, chaque métier a sa rue à part. On conçoit facilement que le

marché d'une pareille ville doit être considérable. L'arrivée continuelle des cavayanes et leur départ augmentent la confusion ; et, le matin, on a peine à avancer dans les rues.

On m'a dit qu'il y avait plus de 400 mosquées à Fez, mais je crois que, même en comptant toutes les petites, on n'en trouverait guère plus de 100. Les plus grandes djema ou mosquées sont celles de Karouine et de Mouley-Sliman. La première, célèbre autrefois par son école et sa bibliothèque, est un vaste édifice qui, vu de l'extérieur, a plutôt l'aspect d'une fabrique que d'une mosquée. On compte 360 piliers à l'intérieur ; au milieu est une grande cour où sont deux belles fontaines en marbre, d'une exécution parfaite. La bibliothèque, qui est dans une chambre attenante, contient à présent 400 et quelques manuscrits, tous en arabe. On a prétendu que les livres perdus de Tite-Live s'y trouvaient ; je ne les y ai pas vus, cependant on y rencontre quelques traductions d'auteurs grecs. La mosquée du Sultan Sliman à Fas el-Djedid n'offre rien de curieux. La plus belle est celle de Mouley-Dris, le fondateur de Fez, au centre de la ville ; elle renferme le sarcophage de Mouley-Dris. Si elle n'est pas si grande que les deux autres, elle est cependant plus jolie et richement ornée de lustres et de candélabres en or et en argent. Sur le mur extérieur se trouve une plaque en argent avec une inscription en or couverte d'un verre ; mon interprète n'a pas voulu me traduire cette inscription. La mosquée de Mouley-Dris, en grande vénération chez les Maures, est un asile inviolable. Toutes les autres mosquées se ressemblent plus ou moins et ne méritent pas l'attention du voyageur. On m'a dit qu'il y a plus de quatre-vingts écoles à Fez, ce qui pourrait bien être, parce que à chaque mosquée il y en a, en général, une comme annexe. La ville est partagée en dix-huit quartiers séparés entre eux par des portes. Outre ces portes de quartiers, il y en a une multitude d'autres ; et, comme on les ferme après le coucher du soleil, la circulation est impossible pendant la nuit. La ville compte neuf portes.

Le palais du Sultan est à Fas el-Djedid. Comme le Sultan était absent, on me permit de visiter la résidence et le jardin de Sa Majesté. Celle-ci, quoique vaste, est sans beauté ; il y a un grand nombre de cours, sur lesquelles s'ouvrent les appartements, quelques-unes grandes et même belles. C'est un véritable labyrinthe. Quand le Sultan y réside, tous les bureaux du gouvernement et de l'administration s'y rendent également. Le jardin contient peu

de fleurs, mais beaucoup de plantes potagères et d'arbres fruitiers ; il est enceint d'une double muraille, qui entoure en même temps Fas el-Djedid et qui forme un rempart flanqué de grandes tours armées de batteries en fort mauvais état. Entre Fas el-Bali et Fas el-Djedid est encore un autre palais du Sultan, également entouré d'un grand jardin. Le château, dont j'ai oublié le nom, est bâti dans un style moitié renaissance, moitié maure, ce qui produit un effet assez pittoresque ; je n'ai pu y pénétrer. A une lieue environ au sud de Fez, se trouve le château de plaisance du Sultan ; en le voyant de dehors, on dirait plutôt une petite forteresse qu'un palais ; mais en dedans il y a de belles cours et de beaux appartements. Le jardin est magnifique et vaste. Fez est bâti sur plusieurs collines, ce qui augmente encore les difficultés de passage dans les rues. Les maisons ont toutes une cour à l'intérieur, avec une fontaine au milieu. Sur la cour s'ouvrent les chambres, toutes dépourvues de fenêtres, et beaucoup plus longues que larges. L'ameublement se compose d'une natte recouverte d'un tapis et de quelques matelas ; chez les gens riches, on trouve aux deux extrémités de la chambre des lits énormes en bois.

Fez est dominé par deux forts garnis de canons. L'un se trouve sur une colline à l'ouest de la ville, c'est un quadrilatère à quatre bastions très-aigus. L'autre, situé à l'est sur une petite montagne, n'est qu'une simple lunette. Les deux forts sont eux-mêmes commandés par d'autres montagnes voisines. Je ne pouvais pas négliger de gravir le majestueux Djebel-Salah qui domine toute la ville ; on y jouit d'une vue sans pareille.

Je restai ainsi près de trois mois à Fez, partageant mon temps entre le bacha, mes études de la langue et des mœurs des Arabes et quelques petites excursions. Mais, un jour, le bacha tomba malade, il s'enferma dans son harem ; je lui demandai, par un billet, s'il avait besoin de quelque chose, sa femme me répondit que non. Trois jours après il était mort, sans avoir pris aucun médicament. Le bruit courut que le Sultan n'était pas étranger à cette mort subite, ce qui pourrait bien être, parceque le défunt était immensément riche. Son fils aîné, Sidi Hamedi, me dit que, le lendemain, nous partirions pour Méquinez. Il ajoutait que son père m'avait, à sa dernière heure, expressément recommandé dans une lettre au Sultan. En même temps, il me remit, comme dernier témoignage de la bienveillance de son père, un vêtement complet en drap vert de mer.

Me voilà donc encore en route pour Méquinez, où nous arrivâmes le même jour; j'étais attendu chez le premier ministre, qui me logea chez lui. Il me dit que le Sultan avait ordonné que je serais son premier médecin; et que je devais faire tous les matins une visite au palais pour traiter les femmes malades du harem, qu'il m'avait alloué comme traitement un franc par jour, un cheval et une mule, etc. Je lui répondis que je n'acceptais pas de pareilles conditions, mais que tant que je resterais à Méquinez je ferais tous les matins une visite au palais. Le lendemain, je m'y rendis, et Si Moussa, ministre de la maison impériale, me dit, qu'à partir de ce jour, je n'avais plus besoin de me faire annoncer, que je trouverais toujours les femmes malades dans l'antichambre du harem. Le kaïd des eunuques, gros et vieux nègre, nommé Kafour (on donne souvent, je ne sais pas pourquoi, dans tous les états musulmans, aux esclaves, le nom d'un produit naturel, comme *kafour*, c'est-à-dire camphre, *djohra*, c'est-à-dire perle), était chargé de m'amener les femmes et d'exécuter mes ordres. Pendant les deux mois que j'eus l'honneur de traiter la maison impériale, je n'ai vu qu'une seule jolie femme, quoique tous les voiles tombassent devant moi, ce que le Sultan avait expressément ordonné, sur ma demande, ou peut-être à cause de ma qualité de Roumi. Cette femme était une de ses quatre épouses légitimes et fille du caïd Sidi Mohammed bel Hamri; elle avait la fièvre intermittente. Un jour, après la visite, on me fit appeler dans l'intérieur du palais; je trouvai le Sultan assis sur un fauteuil; c'était la première fois que je me trouvais devant lui, quoique je l'avais déjà souvent vu. Il me dit qu'il était très-content d'avoir trouvé un médecin et qu'il me conduirait à son fils, Mouley Hassan, qui était un peu indisposé. Après avoir traversé plusieurs appartements, nous trouvâmes ce fils, un enfant d'environ huit ans, assis sur un balcon donnant sur le jardin. Je lui ordonnai un purgatif, que je préparai à l'instant même. Je dois dire que j'avais à ma disposition la pharmacie du Sultan, où se trouvaient les principaux médicaments. Le Sultan me demanda pourquoi je ne voulais pas accepter la solde qu'il m'offrait: je lui répondis que cela était inutile, devant partir dans peu de temps pour Ouezzan; il garda un instant le silence, puis il me dit: « Je te donnerai deux francs par jour, ce que je donne aux commandants de régiment; je ne puis offrir davantage à présent, car, tu sais, je n'ai pas même encore payé les Espagnols » (dans ce temps, les troupes

espagnoles n'avaient pas encore évacué Tétouan). Lui ayant répondu que je préférerais ma liberté à une position officielle, il me congédia sans répondre. C'était hardi de ma part de m'opposer ainsi à la volonté d'un despote, et je ne l'aurais pas osé dans un autre temps, mais à ce moment l'ambassade anglaise se trouvait à Méquinez. Le lendemain, Si Thaïb Bou Achrin me dit : « Tu as tort de ne pas accepter les offres du Sultan, il aurait en peu de temps encore augmenté ta solde, outre les autres bénéfices que tu aurais eus ; mais, ajouta-t-il, le Sultan sait que tu es venu librement ici, et si tu veux partir, tu peux aller où tu veux, toutes ses villes sont ouvertes pour toi. » Je le remerciai et lui dis qu'à la fin du mois, je partirais pour Ouezzan avec un cousin de Sidi El-Hadj Abd es-Selam, qui se trouvait dans ce temps à Méquinez. Cependant, je continuais à faire tous les matins mes visites au palais.

Méquinez est une ville 40,000 âmes ; c'est la cité politique et militaire du Maroc. Le palais du Sultan et ses jardins se trouvent à l'extrémité ouest de la ville et en forment presque la moitié. La ville est entourée d'une muraille de la hauteur de celle de Fez et bâtie des mêmes matériaux ; elle est flanquée par des tours. Une deuxième enceinte, mais moins haute, entoure les jardins et champs cultivés de la ville ; elle servait, autrefois, pour les protéger contre les attaques des montagnards. De nombreuses mosquées attestent que l'ancienne capitale de Mouley Ismaël était, sous le règne de ce prince, beaucoup plus peuplée. La plus célèbre mosquée est celle de Mouley Ismaël, qui est en même temps le lieu de sépulture des empereurs de Maroc. Les sarcophages les plus beaux sont ceux de Mouley Ismaël, de Mouley Sliman et du dernier Sultan. A l'intérieur, il y a une belle cour entourée de colonnes d'ordre dorique.

Dans une cour du palais, j'ai trouvé également un grand nombre de ces colonnes par terre, avec ou sans chapiteaux. Les Maures disent que le sultan Mouley Ismaël les a fait venir d'Espagne pour orner son palais ; mon opinion est qu'elles sont les restes d'un ancien temple romain, qui a pu exister là où est maintenant Méquinez.

Les rues de la ville sont beaucoup plus larges qu'à Fez, et quelques-unes même sont droites. Le commerce est restreint, parce que presque tous les habitants sont mekhazeni. Les jardins de la ville sont aussi beaux que ceux de Fez. On voit de Mé-

quinez la petite ville de Mouley-Dris-Serone, située au nord de Méquinez et qui semble vouloir se dérober à la vue sous ses beaux oliviers. Attiré par l'invitation d'un chérif de cette ville, un matin, je partis pour la visiter; elle peut avoir 8,000 âmes et n'a de remarquable que la belle vue dont on jouit de la terrasse de chaque maison; l'œil embrasse, à la fois, toute la plaine, qui s'étend jusqu'à la mer.

J'appris que Sidi Mohammed ben Abd Allah, cousin du Grand chérif, allait partir pour Ouezzan; je profitai de l'occasion. Après avoir pris congé du premier ministre, dans les meilleurs termes, je me rendis à la maison du chérif, où l'on chargeait les mules de la caravane.

Nous nous mîmes en route, laissant à droite le djebel Mouley-Dris-Serone. Nous marchâmes continuellement dans une plaine bien cultivée, et, le soir, nous campâmes près d'un douar. Il est inutile de dire que le cousin du Grand chérif était partout bien reçu. Le deuxième jour, nous arrivâmes, vers midi, à Ouezzan. Personne n'était plus content de me voir que le Grand chérif. Il me logea dans un pavillon de son riad (terrasse à fleurs, parterre), et mit, comme le bacha, des domestiques et un cheval à ma disposition. Ouezzan est la ville sainte, la ville des chorfa; elle est située sur le versant nord d'une montagne, au milieu d'une forêt d'oliviers et d'orangers. La population, en y comprenant les petits villages de Kacherin et Emel, est de 20,000 âmes environ. Cette ville est la grande et célèbre zaouïa de Mouley Abd Allah Chérif, qu'on dit le fondateur; Mouley Abd Allah Chérif est descendant de Mouley Dris. Ses restes reposent dans la grande mosquée qui porte son nom, et qui possède, entre-autres richesses, une collection de presque mille manuscrits arabes. Les autres mosquées ne contiennent rien de remarquable. Aux environs de la ville, on trouve une foule de mausolées qui renferment les corps des saints et sont l'objet de la plus grande vénération de la part des fidèles. Les plus remarquables sont ceux de Mouley Thami, de Mouley Taïb, de Sidi Ali ben Hamed, de Sidi Mohammed Srouali, tous descendants de Mouley Abd Allah Chérif. Le maître actuel de la zaouïa est le fils de Sidi el-Hadj el-Arbi, dont les restes reposent à côté du fondateur d'Ouezzan, dans la grande djema. Sidi el-Hadj Abd es-Selam, jeune homme de trente ans, est sans contredit le personnage le plus puissant, non-seulement au Maroc, mais partout où règne l'élément arabe. A chaque instant

des députations arrivent de l'Algérie, de Tunis, de Tripoli et même des villes saintes. Les musulmans vénèrent en lui le descendant le plus direct de Mahomet. Il pourrait facilement renverser le trône des Filali, et qui sait si, un jour, un descendant de Mouley Dris n'occupera pas une deuxième fois le trône de Fez? Cependant, ses ancêtres n'avaient point d'ambition; leur seule occupation était de recevoir les riches aumônes des pèlerins. Sidi el-Hadj Abd es-Selam a des vues plus larges: aux yeux des gens du Sultan, c'est un révolutionnaire, qu'il doit pourtant ménager, parce que c'est grâce à lui qu'il occupe le trône. Quand son père mourut, il dit à son fils: « Souviens-toi toujours des paroles de ton aïeul, Mouley Abd Allah Chérif: si nous ne montons pas sur le trône de Mouley Dris, du moins, jamais personne n'y montera sans notre volonté. »

Et c'est la vérité! Si, par exemple, Sidi el-Hadj Abd es-Selam, aujourd'hui, se déclarait contre le Sultan, celui-ci serait abandonné sur-le-champ par ses sujets et même par ses soldats. Le Grand chérif porte l'habit des Turcs; il déteste le caftan, etc. et dit que ses concitoyens s'habillent comme les femmes. Il a visité Marseille et Avignon, et, depuis ces temps, il est fou de tout ce qui vient de France. Je lui demandai un jour si, dans le cas où la France ferait la guerre au Maroc, il se battrait contre les Français comme il a fait contre les Espagnols. Il me dit: « Je ne me battraï jamais contre les Français, il m'ont fait trop de bien; pendant que j'étais chez eux, j'ai été traité comme un prince. » En effet, quand il se rendit en pèlerinage à la Mecque, le Gouvernement français mit à sa disposition un vapeur pour le conduire à Alexandrie. A son retour, il envoya quatre chevaux magnifiques à Louis-Philippe. Je restai presque un an à Ouezzan, pour apprendre l'arabe et pour étudier les mœurs, ce qu'on peut mieux faire en cet endroit que partout ailleurs, cette ville étant le rendez-vous de tous les pieux musulmans. Chaque matin, le Grand chérif me faisait appeler pour déjeuner avec lui, et après il fallait jouer quelques morceaux sur le piano (il en a deux qu'il a achetés à Marseille); ensuite, nous partions pour sa villa, qui s'élève dans un magnifique jardin; on y prenait le thé et le dîner avec les autres chorfa, qui étaient, ainsi qu'une masse de tolba, ses convives quotidiens. En même temps, il permettait au peuple de lui baiser les pieds ou un pan de sa tunique, et recevait l'argent qu'on lui apportait. Il est constamment accompagné de deux juifs

rénégats, Ali et Ibrahim, et il ne voyage jamais sans une escorte d'une vingtaine d'Espagnols tous bien montés et armés. Tous les samedis, nous allions à la chasse à cheval ; on chassait le sanglier, le renard, le chacal, la hyène, qui ne manquent pas dans le petit Atlas, lequel commence immédiatement au nord d'Ouezzan. De temps en temps, je faisais des excursions, entr'autres à Teza, petite ville à deux jours et demi d'Ouezzan, à Chanoun, autre petite ville et zaouïa, dans le petit Atlas. Je parcourais le Djebel-Habibi, le Djebel-Mouley-Abd-es-Selam. Je me rendis à Tétouan vers l'époque de l'évacuation de cette ville par les Espagnols.

Enfin, au mois de juin, je pris définitivement congé de mon hôte et me rendis à Tanger, pour chercher mon passeport et déposer au consulat les papiers que je ne voulais pas emporter avec moi. Je suivis, cette fois, la route qui côtoie la mer, et parcourus tous les ports qui la jalonnent, Arzila, Laraïche, Media, Arbal, Dar-Beida (Casa-Bianca), et Azammor ; je pris avec une caravane la route de *Marrakche*, comme les indigènes appellent la ville de Maroc. Le chemin traverse un pays triste, presque désert. Le quatrième jour, nous aperçûmes les neiges du Grand Atlas, et le cinquième, les palmiers de Maroc, qui est situé au pied de cette chaîne.

Maroc est une ville immense, mais n'a guère plus d'habitants que Fez. De même, le commerce, quoique animé, n'y est pas aussi important. A l'intérieur de la ville, on trouve de grands jardins. Le mur qui l'entoure est encore plus délabré qu'à Fez, et les grandes constructions et aqueducs faits par Yousouf ben Tachfin sont totalement en ruines. La grande Djema-el-Fanal (*Fenar* ?) est sans intérêt. On ne pouvait voir le palais du Sultan, parce que ce prince se trouvait en ce moment à Maroc ; mais j'ai pu visiter le grand et beau jardin de l'Empereur, hors de la ville, et qui contient le château Sémélalia. Je ne restai que deux jours, parce que la caravane avec laquelle j'étais venu allait retourner. Nous nous en allâmes par le même chemin ; et, d'Azammor, je partis, par Dar-Djedida (Mazagan) et Asfi, pour Mogador, toujours en suivant la mer. Je n'ai pas fait la description de ces ports, qui, tous habités par des Européens, sont assez connus à présent. Après quatre jours de repos, je quittai Mogador (nommé Souera par les Indigènes), et j'entraï dans la province de Haha, qui est partout montagneuse. Je continuai, pour me rendre à Agadir, de suivre la côte. La population est exclusivement composée de Berbères. Ici,

réunis par trois ou quatre familles, ils habitent de grandes maisons, lesquelles, vues de loin, ressemblent à des châteaux. Je mis quatre jours pour aller jusqu'à Agadir (1).

G. ROHLFS.

(La fin au prochain numéro)

(1) L'auteur de ce travail sur le Maroc est parti d'Alger, le 25 août, pour aller visiter les oasis du Touat. Il a promis de nous adresser des communications toutes les fois que l'occasion s'en présenterait. — *N. de la Rédaction.*